

# CHARLES PÉGUY ET LA RÉVOLUTION \*

Dès 1897, Charles Péguy prit fait et cause pour le Capitaine Dreyfus. De cet engagement, il s'est à plusieurs reprises expliqué dans ses articles de la *Revue Blanche* : pour ses camarades dreyfusards comme pour lui-même, il s'agissait de savoir « si la France resterait fidèle à son passé révolutionnaire » et respecterait, selon la belle formule de Jaurès, « le droit humain fondé en 1789 ».

A l'encontre d'une bonne partie de la classe politique de l'époque, état-major du parti socialiste inclus, Péguy a toujours affirmé le caractère « universel » de l'Affaire. Le combat pour Dreyfus sera la source et la matrice de tous ceux qu'il mènera ensuite, avec ses collaborateurs, pour la défense des peuples opprimés. N'a-t-il pas désigné comme l'inspirateur secret des *Cahiers de la Quinzaine* un « homme dont le cœur saignait dans tous les ghettos du monde » : Bernard Lazare ? Le Centre Péguy d'Orléans conserve soigneusement tous les « textes formant dossier » que le gérant a réunis dans un méthodique plaidoyer en faveur des droits de l'homme. *Cahiers* sur l'Arménie, sur l'Indochine, sur le Congo léopoldien, sur la Russie, sur la Finlande, sur l'Oppression des Juifs en Roumanie : l'esprit de libre examen qui les anime est mis au service d'une solidarité internationale sans faille.

Au moment où Jaurès polémique avec les guesdistes sur le sens à donner à la Révolution Française, Péguy se range résolument à ses côtés. Jaurès expose que « d'emblée le droit humain proclamé par la Révolution avait un sens plus profond et plus vaste que celui que lui

---

\* Ce texte reprend l'essentiel de l'allocution prononcée le 23 septembre 1989, à l'entrée du faubourg Bourgogne, par Jean-Pierre Suceur, député-maire d'Orléans, et préparée conjointement avec Julie Sabiani, directeur du Centre Charles Péguy.

donnait la bourgeoisie révolutionnaire » (1). Péguy proclame en écho le caractère universel de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen et s'emploie à « préserver la République, même bourgeoise, des attaques de droite et de gauche » (2), selon la formule de Géraudi Leroy, qui cite aussi cet autre texte où Péguy évoque tous ceux, dont il s'honore de vouloir faire partie, qui se feront « bêtement casser la tête pour la République, pour la liberté, pour la justice, non pas à la vieille manière bourgeoise anglaise, mais à la vieille manière française, bourgeoise ou socialiste, pour la République universelle, pour la liberté universelle, pour la justice universelle » (3).

Enfant du faubourg Bourgogne, Charles Péguy a formé sa personnalité et sa sensibilité politique auprès d'ouvriers et d'artisans républicains, au nombre desquels il faut citer le charron Louis Boitier, qui le premier « lui mit les *Châtiments* dans les mains ». C'est pourquoi l'outil, l'outil de l'artisan, forme sensible du rapport de l'homme au travail, du rapport de l'homme à la matière et à la terre, joue un tel rôle dans l'œuvre de Péguy. Et ce n'est pas sans émotion que nous avons pu contempler ces outils gravés aux initiales de son père, réunis récemment au Centre Péguy d'Orléans – outils durs, purs et parfaits, appelant de tout leur être, de toute leur forme et de toute leur matière, le travail bien fait et, au-delà, le peuple dont Péguy est issu, et auquel il restera toujours fidèle : cette « masse anonyme et douloureuse qui fut comme la matière de la perpétuelle révolution » (4) et à laquelle, autant que celles de Victor Hugo ou de Michelet, son œuvre est intégralement vouée.

Sa vénération pour « la longue misère » de l'humanité passée et « le lent effort » qu'elle fit pour s'en affranchir, le rend complice, avec Clio, des artisans du faubourg Saint-Antoine qui ont pris la Bastille :

*« C'était un 14 juillet naturellement. Il faisait beau, il faisait chaud (dans ce temps-là). Le vieux Paris se chauffait au soleil. Le bon peuple ne savait pas bien quoi faire. Ce qu'il savait, c'est qu'il avait envie de faire quelque chose. Tout le monde était à Longchamp à cause de la revue, le gouvernement, la police, les troupes. Alors les ébénistes du faubourg Saint-Antoine, pour se reposer un jour de faire les plus beaux meubles du monde, ils ont pris la Bastille » (5).*

---

(1) Jean Jaurès, *Le socialisme et la vie* (7 septembre 1901), dans *Etudes socialistes*, Cahiers de la Quinzaine, III-4, 5 décembre 1901, p. 137.

(2) Géraudi Leroy, *Les idées politiques et sociales de Charles Péguy*, Service de reproduction des thèses de Lille III, 1980, p. 236.

(3) Charles Péguy, *Lettre à Franklin-Bouillon* (23 octobre 1898), *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, tome I, 1987, pp. 125-126.

(4) *Le ravage et la réparation* (15 novembre 1899), *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, tome I, 1987, p. 278.

(5) *Clio* (1912), *Œuvres en prose 1909-1914*, Pléiade, 1961, p. 180.

Avec enthousiasme, Charles Péguy célèbre aussi les Volontaires de l'An II, ces « va-nu-pieds superbes », égaillés à travers l'Europe pour accomplir avec allégresse la mission de la France :

*« Ces gars-là n'étaient pas si bêtes. Ils savaient très bien, ils savaient parfaitement quand ils posaient, au moment même qu'ils posaient leur pieds dans la poussière ou dans la boue des routes, que nulle poussière jamais n'effacerait, que nulle boue jamais ne détremperait, que nul autre souvenir, que nulle autre trace jamais n'abolirait la trace de leurs pas, qu'ils créaient une trace indélébile, que le bruit de leurs pas s'entendrait toujours dans l'histoire des bruits de l'histoire, que le tracé se lirait toujours, que la trace de leurs pas se verrait temporellement toujours dans la mémoire du monde. Et la France aussi, parbleu, tout entière elle savait bien qu'elle faisait la Révolution » (6).*

Cette épopée transfiguratrice, qui postule l'élection de tout un peuple, ne recevrait pas la caution de nos historiographes modernes, rompus à de plus scientifiques méthodes. Mais Péguy, on le sait, ne se situe pas du côté des clercs et il lui importe avant tout, dans cette commémoration de notre histoire révolutionnaire, que se fonde et se vivifie l'unité nationale. Il a été, à l'École Normale d'Orléans, l'élève des « hussards noirs », « ces jeunes Bara toujours prêts à crier : *Vive la République ! – Vive la Nation !* ». Et il me paraît significatif qu'au-delà des péripéties judiciaires, il ait donné pour véritable épilogue à l'Affaire Dreyfus l'immense fête populaire que fut la manifestation du 19 novembre 1899. De l'admirable reportage qu'il a consacré à ce « Triomphe de la République », retenons ces quelques lignes où s'exalte une joie consensuelle :

*« Je n'oublierai jamais ce qui fut le plus beau de la journée : la descente du Faubourg Saint-Antoine. Le soir descendait, la nuit tombait. Tout ignorants que nous soyons de l'histoire des révolutions passées, qui sont le commencement de la prochaine Révolution sociale, nous connaissons tous la gloire de la légende et d'histoire du vieux faubourg. Nous marchions sur les pavés dans la gloire (...) Tout le faubourg descendait dans la nuit, en une poussée formidable sans haine » (7).*

L'idéal républicain restitué à ce peuple en marche une « unité improvisée, spontanée, vivante, agissante », comme aux plus grandes heures de son histoire. C'est pourquoi sans doute Péguy ne dissimule pas que dans les trois termes de la devise révolutionnaire sa préfé-

---

(6) *De la situation faite au parti intellectuel devant les accidents de la gloire temporelle* (1907), *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, tome II, 1988, p. 757.

(7) *Le Triomphe de la République* (1900), *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, tome I, 1987, pp. 315-316.

rence va à la fraternité. Ce sentiment qui rassembla les Fédérés le 14 juillet 1790 :

*« C'est un vieux sentiment, nous dit-il, qui se maintient de forme en forme à travers les transformations, qui se lègue et se transmet de générations en générations, de culture en culture, qui, de longtemps antérieur aux civilisations antiques s'est maintenu dans la civilisation chrétienne et demeure, et sans doute s'épanouira, dans la civilisation moderne; c'est un des meilleurs parmi les bons sentiments; c'est un sentiment à la fois profondément conservateur et profondément révolutionnaire; c'est un sentiment simple; c'est un des principaux parmi les sentiments qui ont fait l'humanité, qui l'ont maintenue, qui sans doute l'affranchiront » (8).*

Ne soyons pas surpris qu'en cet éloge de la fraternité se réconcilie Tradition et Révolution; ici, comme en d'autres textes, Charles Péguy cultive le paradoxe. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à écrire :

*« Une révolution n'est vraiment et pleinement révolutionnaire et ne réussit comme révolution que si elle atteint, comme d'un coup de sonde, que si elle fait surgir et sourdre une humanité plus profonde que l'humanité de la tradition à qui elle s'oppose, à qui elle s'attaque; elle ne vaut que si elle met dans le commerce une humanité plus profonde et, proprement plus traditionnelle, que l'humanité courante, que l'humanité actuelle, usuelle, que l'humanité connue » (9).*

Il ajoute :

*« Une révolution n'est une pleine révolution que si elle met pour ainsi dire dans la circulation, dans la communication, si elle fait apparaître un homme, une humanité plus profonde, plus approfondie, où n'avaient pas atteint les révolutions précédentes, ces révolutions de qui la conservation faisait justement la tradition présente » (10).*

Et il conclut :

*« Loin d'être une super-augmentation, comme on le croit beaucoup trop généralement, une révolution est une excavation, un approfondissement, un dépassement de profondeur (...) Les grands hommes d'action révolutionnaires sont éminemment des grands hommes de vie intérieure, des méditatifs, des contemplatifs » (11).*

---

(8) De Jean Coste (1902), *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, tome I, 1987, p. 1034.

(9) à (12) *Avertissement au cahier Mangasarian* (1904), *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, tome I, 1987, pp. 1305-1307.

De Jeanne à Eve, chaque être humain est appelé à une révolution intérieure. La révolution intérieure n'est pas un alibi. Elle ne dispense ni du travail, ni du socialisme, ni de la République. Mais elle est la source, l'aboutissement, le point de passage obligé :

« Une pleine révolution – écrivait encore Péguy – il faut qu'elle soit descendue en des régions humaines antérieures, il faut qu'elle ait, plus profondément, découvert des régions humaines inconnues » (12).

La Révolution, c'est plus de justice et de liberté. Mais c'est aussi, en chaque être humain, la régénération de l'humanité; c'est l'ardente recherche, inlassablement recommencée, de « régions humaines inconnues ».

Julie SABIANI  
et Jean-Pierre SUEUR.

A vendre, pour une somme modique à définir, les deux collections suivantes :

– les *Cahiers de l'Amitié Charles Péguy*, du n° 1 (1947) au n° 21 (1968);

– les *Feuillets de l'Amitié Péguy*, puis le bulletin *L'Amitié Charles Péguy*, de 1948 à 1981 (trois numéros manquants).

S'adresser à M. Materne OBERLÉ, 17, rue Hoche, 92700 COLOMBES. Tél. (1) 47.81.03.60.